

Le NMB célèbre la diversité biennoise

CULTURE Le Nouveau Musée de Bienne inaugure une exposition sur le «Röstigraben». Doit-on traduire par la frontière ou la barrière de rösti? L'institution revient, non sans humour, sur la pluralité qui fait notre identité.

PAR MAEVA PLEINES

«Si nous voulons préserver notre identité, il est important que nous continuions à ne pas nous comprendre.» Cette phrase satirique du dessinateur Mix & Remix illustre les clichés qui entourent le bilinguisme. On la retrouve dans l'exposition du Nouveau Musée de Bienne (NMB), vernie ce jeudi. «Bienne et la barrière de rösti» se penche sur les différentes cultures qui font l'identité de la cité seelandaise.



Aujourd'hui, les dissidences se cristallisent plus entre les villes et les campagnes."

LUDIVINE MARQUIS
CONSERVATRICE AU DÉPARTEMENT
ARCHÉOLOGIE DU NMB

Si Bienne porte fièrement la bannière de seule ville de Suisse rigoureusement bilingue, la route fut longue pour arriver à l'officialisation du bilinguisme en 1950. Le NMB revient sur ce chemin, de la période néolithique à aujourd'hui. On y découvre la romanisation d'une région qui parlait celtique, puis la prédominance d'une langue à l'autre. De fait, déjà à l'époque, Bienne faisait figure de point de rencontres entre les courants culturels de l'Est et du Sud. A partir du Moyen-Âge, on trouve des documents en français et en allemand. Puis, durant la période Napoléonienne, la langue de Molière s'impose durant une dizaine d'années. La tendance



Dans le cadre de la nouvelle exposition du NMB, un photomontage de Plonk & Replonk illustre la barrière de rösti. PLONK & REPLONK

s'est plus tard inversée, jusqu'à ce que l'essor de l'industrie horlogère renforce à nouveau la langue latine au 19e siècle, grâce à la volonté politique d'accueillir de plus en plus de Jurassiens.

Pour une bonne cohabitation, des adaptations ont toutefois dû être faites. «C'est, par exemple, la raison de la séparation des églises francophones et alémaniques pour que les services puissent être proposés en même temps», rappelle l'historien Florian Eitel. On retrouve ainsi une lettre de la commission de construction de l'église

du Pasquart rappelant que l'heure du culte français, à 10h30, forçait les ménagères à choisir entre négliger leurs devoirs domestiques ou négliger leurs devoirs religieux.

L'humour pour cohabiter

L'exposition ne néglige toutefois pas le présent. Elle présente ainsi des exemples, dans l'espace public, où le français se mêle à l'allemand. A se demander si la barrière de rösti reste d'actualité. «Il est légitime de se poser la question. De fait, cette expression n'est née qu'à la fin des années 70»,

note Ludivine Marquis. La conservatrice au département archéologie du NMB estime que la frontière se dissipe. «Aujourd'hui, les dissidences se cristallisent davantage entre les villes et les campagnes. Et il ne faut pas oublier qu'il existe une troisième région, le Tessin, dont les opinions politiques se révèlent très imprévisibles», analyse la Jurassienne.

Non sans malice, elle ajoute qu'une bonne dose d'humour aide à bien vivre ensemble. Ainsi, un volet de l'exposition est consacré à la caricature et la satire. Au milieu d'une illus-

tration de la biennoise Caro, Tintin appelle Milou. Ou serait-ce plutôt Tim qui appelle Struppi, si l'on en croit les bourbines, les totos, les schleus ou même les casques à bouillons. On apprend également que les Suisses allemands disposent d'un vocabulaire un peu moins fleuri pour désigner les «Westschweizer», les «Welsche» ou les «Russen». «Afficher ces caricatures entre les Francophones, avec un verre de blanc à la main, et les Alémaniques, plutôt maniaques et travailleurs, montre que les clichés sont très vivants

et participent à notre identité», commente Ludivine Marquis. De fait, les dessins de presse surfent bien souvent sur ces représentations et participent également à les construire.

L'intégration par le foot

Loin de se limiter à l'opposition du français et du suisse allemand, l'exposition explore également l'influence d'autres cultures. A Bienne, celles-ci se sont, par exemple, illustrées dans la création de divers clubs de football. Une vitrine arbore ainsi fièrement les drapeaux de différents groupements, qui retracent les flux de migrations. La communauté italienne, arrivée en masse dans les années 60, donne naissance au FC Azzurri. Puis, en 1968, le FC Iberico Macedonia voit le jour. On découvre également les bannières du FC Bosnjak, du FC Besa ou encore du HNK Zagreb. «Ces groupes ont d'abord été une manière de se retrouver pour vivre sa culture ensemble. Mais, ils ont aussi représenté un fort outil d'intégration en s'ouvrant progressivement au reste de la population», retrace Florian Eitel.

Enfin, les individualités ont aussi leur place au NMB. Le musée reprend ainsi un projet d'Enrique Muñoz Garcia, nommé «Le monde à Bienne». Le photographe formule l'hypothèse qu'avec 120 langues pour quelque 56 000 habitants, la cité horlogère est probablement la plus multiculturelle au monde. Il a ainsi rencontré des Biennois d'origines variées en leur posant la question de ce qui les avait amenés ici. De quoi réfléchir aux influences des individus sur le collectif.

Un joli coup de pouce pour quatre artistes

BIENNE La direction de la Culture a remis 160 000 francs à des Biennois afin de les encourager pour leurs futurs projets.

A l'heure où la Ville de Bienne prévoit des coupes budgétaires dans le cadre de l'assainissement de ses finances, la direction de la Formation, de la culture et du sport a présenté jeudi les quatre artistes qui recevront des soutiens financiers pour la période 2022-2023. Ainsi, la musicienne Irina Mossi, le cinéaste Jonas Scheu et les artistes visuels Maya Hottarek et Gil Pellaton se voient décerner une bourse de 40 000 francs chacun, répartie sur deux ans, afin de

soutenir le lancement de leur carrière artistique.

La fin d'une phase pilote

Depuis 2020, la Ville de Bienne met au concours des soutiens au développement de carrière dans les domaines artistiques. L'objectif de cette manne est d'encourager des créatrices et créateurs professionnels particulièrement prometteurs à des moments clés de leur parcours, et ce afin de faire rayonner la culture locale. Ce mécanisme prend la forme de contrats

de prestations établis pour une durée de deux ans.

Après une phase pilote de quatre ans, qui s'achève l'année prochaine, il était initialement prévu d'évaluer ce nouvel instrument et, si le succès était au rendez-vous, de faire du «soutien au développement de carrière» un élément fixe de la politique culturelle biennoise. Pour Michel Vust, le délégué à la Culture, il est clair que cela a été efficace: «Le développement des personnes soutenues a été accéléré, leurs projets faci-



La chanteuse Irina Mossi fait partie des heureux bénéficiaires. ARCHIVES

lités, toutes les personnes soutenues ont gagné en visibilité.» Bénéfices ou pas, la fin de ce levier d'aide est tout de même scellée dans le paquet de mesures «Substance 2030». Le projet restera à l'état de «phase pilote». «C'est regrettable», es-

time Michel Vust, «mais compréhensible au vu des finances de la Ville». La directrice de la Culture, Glenda Gonzalez Bassi (PSR), fait remarquer que cela n'enlève rien à personne, car les futurs bénéficiaires potentiels ne

sont pas encore déterminés. Selon elle, des coupes dans les grandes institutions toucheraient nettement plus de monde en raison de la clé de répartition avec les autres partenaires financiers.

En attendant, Irina Mossi, Jonas Scheu, Maya Hottarek et Gil Pellaton ne boudent ce coup de pouce financier de la Ville. Déjà connue du public biennois, Irina Mossi a plein d'idées pour la suite de sa carrière. Elle veut par exemple enregistrer une chanson avec le producteur Roy Hamilton III, qui travaille au Canada et a déjà collaboré avec des stars comme Selena Gomez ou Justin Bieber. Elle souhaite aussi organiser ses propres concerts tout en offrant une plateforme à des artistes biennois moins connus. Sans oublier la sortie d'un nouvel EP. Logique, en somme. **TG-JGA**